Document generated on 05/16/2024 1:49 p.m.

Séquences
La revue de cinéma

Les classes dirigeantes

Robert-Claude Bérubé

Number 29, April 1962

URI: https://id.erudit.org/iderudit/51996ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bérubé, R.-C. (1962). Les classes dirigeantes. *Séquences*, (29), 8–9.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1962

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

les classes dirigeantes

par ROBERT-CLAUDE BÉRUBÉ

Le monde de la politique ou des affaires est plus que jamais l'aboutissement des ambitions d'hommes avides de gloire et de puissance comme ce peut être aussi un champ d'action fertile à qui se sent des responsabilités particulières dans le progrès à faire réaliser à la société. Ainsi s'affrontent souvent en champ-clos l'idéaliste et l'ambitieux, sans qu'on sache toujours tout à fait jusqu'à quel point l'idéalisme est mêlé d'ambition ou vice-versa.

Le cinéma rend-il bien compte de cet état de chose? Peu nombreux, en effet, sont les films qui nous font pénétrer dans les hautes sphères de la société pour y étudier ces affrontements, ou toucher de près les problèmes qui agitent la pensée de ceux qui ont à diriger la vie de leurs semblables. Il va sans dire que les décors somptueux où vivent les puissants et les privilégiés de ce monde ont été exploités mais surtout pour y faire se dénouer nombre d'aventures sentimentales souvent superficielles (v.g. *High Society* de D. Miller). Le temps n'est pas encore révolu où, comme en un conte de fée, le patron épouse sa secrétaire ou parfois la fille de son chauffeur (*Sabrina* de Wilder). Ce sont là des bluettes nécessaires à la part de rêve que d'aucuns viennent chercher au cinéma mais n'y a-t-il pas moyen d'aborder autrement les problèmes de la "haute société"?

Les Aristocrates, de Denys de la Patellière, nous a fait connaître une famille de vieille noblesse ou se faisait sentir une vive opposition entre le père, attaché aux habitudes traditionnelles, et les enfants, tournés vers une conception sociale moderne. Ce film montrait bien l'évolution de la société actuelle et l'effrondement de la conception de classes telle que vécue anciennement. L'aristocratie d'aujourd'hui, comme l'a montré le même réalisateur dans *Les grandes Familles* est le résultat de la puissance de l'argent. Est-ce à dire qu'il n'y a plus place pour les sentiments d'honneur et de noblesse dont le marquis de Maubrun déplore la disparition? La réussite ne serait-elle que le fruit d'une ambition démesurée et d'une dureté impitoyable envers l'adversaire ou l'obstacle? Le cinéma ne nous donne pas une réponse rassurante.

La puissance de l'argent

Celui qui veut se conquérir une situation enviable dans le monde d'aujourd'hui doit se montrer rusé, sans scrupules, opportuniste et impitoyable; c'est la leçon qui pourrait se dégager de *A Place in the Sun* (Une Place au soleil) de Stevens, de *The Apartment* (La Garçonnière) de Wilder et de *Room at the Top* (Les Chemins de la haute ville) de Clayton. On nous y présente un monde des affaires presqu'inaccessible à l'ambitieux, où la réussite se paie avec la vie d'autrui. Dans *A Place in the Sun,* le héros est prêt à aller jusqu'au meurtre mais la mort de la jeune ouvrière qui attend un enfant de lui amènera sa perte. L'employé de *The Apartment* qui prête à ses patrons la clé de son appartement pour favoriser à la fois leurs aventures sentimentales et son avancement, se ressaisit lorsqu'il voit que ses manoeuvres vont compromettre le bonheur de celle qu'il aime et perd du même coup son emploi. Le fonctionnaire de *Room at the Top* parvient au sommet chargé d'amertume et de remords pour la façon dont il a traité ceux qui encombraient sa montée.

Ceux qui se trouvent déjà au sommet n'en sont pas pour autant dispensés de lutter. Les rivalités y sont acerbes et les décisions pénibles. Le jeu qui se joue autour de la table d'administration en est un qui exige une attention constante afin de n'être pas supplanté par un meilleur ou un plus rusé que soi. S'ils font intervenir dans l'action au moins un personnage parfaitement intègre, les films qui nous présentent les milieux des affaires n'en présentent pas moins un étalage inquiétant de financiers retors et ambitieux. *Patterns,* de F. Cook, *Executive Suite* (La Tour des ambitieux) de Wise, et en moins fort *Woman's World* de Negulesco nous font assister à la lutte qui se livre lorsque vient le temps de remplir une succession ou de s'assurer un poste. Le triomphe final, dans chacun de ces films, du héros sympathique ne peut faire oublier la du-

reté des rivalités qui se sont fait jour.

Une seule devise semble animer ces gens : réussir à tout prix. À ce tableau limité et peu reluisant il faut ajouter quelques silhouettes de chefs d'entreprises glanées ici ou là, surtout dans des comédies. Il semble qu'on ait voulu quelquefois montrer leur vulnérabilité ; ainsi dans *A Solid Gold Cadillac* (Une Cadillac en or massif), une simple actionnaire réussit à enlever le contrôle de la compagnie à des financiers véreux et dans *It Happened to Jane* (Train, Amour et Crustacés), une jeune veuve vient à bout des ruses du président d'une compagnie de chemins de fer. Ces deux films de Richard Quine font montre d'un optimisme un peu facile, mais bien de mise dans une comédie.

Le cinéma ici fait fonction de critique, souriante ou amère. Cette critique semble pourtant s'émousser trop facilement; on a trop vite l'impression qu'on n'y peut faire grand'chose ou encore que les moyens possibles sont trop dérisoires pour venir à bout d'une telle puissance.

La volonté du peuple

Dans le portrait qu'il fait du monde politique, le cinéma n'est guère plus rassurant. Combines, corruption, cynisme triomphant, ambition, telles semblent être les caractéristiques de la jungle du pouvoir où ne s'aventurent les honnêtes gens qu'à leurs risques et périls. Si trop de citoyens refusent de se mêler à la politique sous prétexte que "c'est une sale affaire", il faut dire que l'écran leur donne rarement tort. Dans *Mr. Smith goes to Washington* (M. Smith au sénat), de Capra, un brave garçon un peu naïf apprend à ses dépens qu'il ne peut affronter impunément la machine électorale de sa région. Le film se termine sur une note optimiste mais non sans que le héros ait été soumis à des manoeuvres indignes, dont la calomnie. Capra encore, dans *State of the Union* (L'Enjeu), nous présente un honnête industriel qui brigue la présidence des États-Unis; au cours de la campagne, désabusé par les compromissions continuelles qui lui sont demandées pour plaire aux électeurs, il abandonne la lutte.

L'idéaliste corrompu par son contact avec les rouages gouvernementaux, c'est là un personnage qui a tenté divers cinéastes. *All the King's men* (Les Fous du roi) de Robert Rossen nous raconte l'histoire de Willie Loman, démagogue convaincant qui avait d'abord subi l'échec en tant que réformateur sincère; Loman a changé de tactique, il s'est allié aux puissants et a instauré dans l'État dont il est devenu gouverneur un régime policier et fascisant où la corruption règne. Kazan dans *Viva Zapata,* étudie l'évolution d'un paysan qui, après s'être mis à la tête d'un mouvement de révolte contre un régime pourri, se surprend à poser les mêmes gestes que le dictateur qu'il a déposé. Le personnage incarné par Gérard Philippe dans *La Fièvre monte à El Pao* de Luis Bunuel, souffre continuellement de devoir poser des actes qui répugnent à son idéalisme; lui aussi sera broyé par une machine inhumaine. Quant à l'ambitieux décrit par *No Love for Johnny* de Ralph Thomas, il n'a pas grand scrupule pour sa part à sacrifier ses principes, ses amis, sa femme et sa maîtresse pour s'assurer d'un poste au gouvernement.

Le tableau est-il uniformément pessimiste ? Pas tout à fait; *Le Président* d'Henri Verneuil, incarné par Gabin, s'emploie à déjouer les plans de ses adversaires politiques et à démasquer leur cupidité. Dans *Ada,* de Daniel Mann, c'est une femme qui vainc les machinations des politiciens véreux qui dominent les actes de son benêt de mari, élu gouverneur d'un État malgré son incompétence.

Il faut dire cependant que ces derniers films ne font pas le poids devant les oeuvres plus approfondies et plus sérieuses citées plus haut. Si le cinéma est plutôt pessimiste dans sa présentation du monde politique, il remplit là sa fonction de révélateur et de critique du monde contemporain, fonction qui lui revient, mieux qu'à n'importe quel autre art.

Les grandes Familles